

Chapitre 10

« O'DONNELL, dernier avertissement. Continue à fricoter avec tes négros, et tu paieras. »

Cette fois-ci, on avait trouvé le mot sur la table de la salle à manger, et mon grand-père ne réagit que par un éclat de rire. Son caractère devenait chaque jour plus amène. Il bavardait des heures entières avec Leroy Moor et sa famille. Trois fois, il les avait invités à dîner avec nous. Mon oncle William quitta la plantation, avec femme, enfants et bagages, pour s'installer à Montgomery, en Alabama. Il ne revint que de très nombreuses années après, mais c'est une autre histoire.

Les membres de la famille se divisèrent en deux camps : ceux qui courbaient la tête et serraient les dents en attendant la fin des lubies du tyran des cacahuètes, et ceux qui changeaient d'avis, même si c'était d'imperceptible façon.

À la sortie d'un de ces dîners, alors que le groupe des convives s'était éparpillé aux alentours de notre immense maison, mon père dit à ma mère :

- D'accord, Emma, je ne peux pas prétendre le contraire, ils ont l'air de gens très bien. Mais ils sont noirs, tout de même ! L'autorité de mon père est sapée non seulement sur la plantation, mais aussi auprès des voisins. Tout le monde le prend pour un dingue. Ou un traître.
- Il est heureux, en tout cas. Depuis que je suis venue ici, je ne l'ai jamais vue comme ça.
- Heureux de satisfaire un caprice, oui. Ces noirs sont pour lui un jouet dont il se lassera.

Beaucoup de gens pensaient cela, à l'époque. Les années qui suivirent le démentirent. Il y eut aussi l'après-midi, seize jours après cette conversation entre mes parents.

Il arrivait que Patrick O'Donnell se promène à pied avec Leroy Moor, et Golden Clover les suivait comme l'aurait fait un chien. C'était un cheval aussi bizarre que splendide. Les sens toujours en éveil, il savait que j'étais dans les parages, mais il ne se retournait jamais franchement pour me voir. Il coulait un œil en biais, juste assez pour me surveiller. Cet étalon féroce, à demi fou, qui emboîtait le pas aux deux hommes, à l'instar du plus placide des caniches, offrait un spectacle que je n'aurais raté pour rien au monde.

Au cours de cet après-midi, Leroy Moor et son ami parlaient-ils d'animaux ? C'était leur sujet de prédilection.

- Ça fait combien de temps qu'on se connaît, Leroy ? pas loin d'un an, pas vrai ? Et depuis tout ce temps, tu me bassines avec tes lévriers. Je veux bien être pendu si ces sales clébards maigrichons...
- Mâtin de Naples pour le combat, lévrier pour la course, c'est comme ça.
- Et l'Irish setter, qu'est-ce que tu en fais ?
- Je lui mets un nœud-nœud rose sur le crâne et le donne à une petite fille pour qu'elle lui fasse des bouclettes avec son fer à friser.
- Ah ah ah, ah ! des bouclettes !

Mon grand-père donna un coup de poing sur l'épaule du jeune noir.

- Un nœud-nœud rose ! Gamin, y'a pas plus insolent que toi. Le bon Dieu t'a fait la langue plus abrasive que la toile émeri !

Occupés à leurs lazzis, ils n'avaient pas encore aperçu le groupe qui s'approchait sur le chemin. J'eus peur tout de suite, parce que je savais ce que ces hommes voulaient.

Et toi, sais-tu ce qui va arriver ? prends la place du narrateur et raconte la suite de l'histoire.

This image shows a single sheet of white paper with horizontal ruling lines. The lines are evenly spaced and run across the width of the page. There are no margins, text, or other markings on the paper.